

Liège, t. III (2^e série), 1868, in-8.° — Brasseur gardait en portefeuille ce travail, rédigé dès 1829 ; il se réservait de le développer à loisir. Il ne prit aucune part aux longs débats qui s'élevèrent il y a quelques années, sur *l'infini en mathématiques*, entre M. Lamarle, de Gand, et la plupart des hommes spéciaux du pays. A la fin, cependant, il communiqua son mémoire « à celui de ses élèves qu'il considérait entre tous comme donnant les plus belles promesses d'avenir » (1). M. Folie, chargé ainsi de l'exécution de son testament scientifique, s'est acquitté pieusement et dignement de cette tâche, en ajoutant au texte de son maître quelques notes qui prouvent qu'il s'est parfaitement assimilé la pensée de Brasseur. Le but de l'ouvrage est de faire disparaître du calcul différentiel et intégral toute notion métaphysique. L'auteur n'emploie que l'analyse finie, aussi commode dans les applications et aussi rigoureuse que celle des limites ou des fluxions. Nous appelons l'attention sur l'avant-propos, où M. Folie décrit avec une grande lucidité les anciennes méthodes, et fait ressortir le mérite et l'utilité pratique de la conception de Brasseur.

15^e Communications diverses à la *Revue universelle* de M. de Cuyper.

Bronn (VALENTIN), né à Ziegelhausen (près Heidelberg), le 7 mars 1796, mourut dans ce même village le 20 mars 1854. Son grand-père avait occupé la charge de forestier dans le

Palatinat; son père était grand forestier (*Oberförster*) au service de Bade ; lui-même fut élevé en vue de cette carrière. Il perdit de bonne heure ses frères et ses sœurs ; il ne lui resta finalement qu'une sœur plus âgée que lui et un frère plus jeune, qui se fit une brillante réputation comme naturaliste (1). L'instituteur et le pasteur de Ziegelhausen furent ses premiers maîtres ; il entra ensuite au gymnase de Heidelberg (1808), d'où il passa en 1812 au Lycée de Mannheim, de création récente. Ce fut là qu'il prit goût aux sciences naturelles, sous la direction du pharmacien Bader, et qu'il y fit de rapides progrès en visitant assidûment le cabinet de la ville, confié à la garde de ce professeur. Son zèle fut récompensé par des succès scolaires. Il revint habiter la maison paternelle en 1818 ; mais chaque jour il se rendait à Heidelberg, acquérant à l'Université les connaissances théoriques dont il avait besoin pour sa vocation de forestier, tandis qu'il s'initiait à la pratique en résidant à la campagne. La chaire des sciences forestières était alors occupée par le comte de Sponeck ; celle de zoologie n'avait point de titulaire ; mais le jeune Valentin, déjà habitué à l'autodidaxie, ne se laissa point rebuter ; il devint notamment très-fort en ornithologie. Il commença dès cette époque à former

(1) Discours de M. Spring. Il s'agit de M. Folie, docteur en sciences physiques et mathématiques, ancien répétiteur à l'École des mines, actuellement professeur à l'École industrielle de Liège. M. Folie s'était déjà fait connaître par plusieurs publications importantes, entr'autres par une traduction de l'ouvrage allemand de Claudius sur la *théorie de la chaleur considérée comme équivalent du mouvement*. M. Folie a fait à la Salle académique, en 1867, un cours public sur cet intéressant sujet.

(1) Henri-George Bronn, né le 3 mars 1800, mort le 5 juillet 1862, professeur à l'Université de Heidelberg. On a quelquefois confondu les deux frères. Henri-Georges fit ses premières leçons sur les sciences forestières dès 1821, fut nommé en 1828 professeur extraordinaire, et en 1835 professeur ordinaire d'histoire naturelle. Outre le cours prémentionné, il enseigna la zoologie et fit

des leçons très-remarquées sur la conchyologie et les pétrifications. Ses publications sur ces derniers objets n'ont pas peu contribué à faire avancer la science. Nous citerons les suivantes : *System der urweltlichen Conchylien* (1824) ; *System der urweltlichen Pflanzenthiere* (1830) ; *Gaea Heidelbergensis* (même année), description géognostique de son pays natal ; *Lethæa geognostica* (3^e éd., 6 vol. et atlas, 1852-56), son principal ouvrage (rédigé avec Roemer) ; ses *Morphologische Studien* (Leipzig 1858) ; enfin, ses *Untersuchungen über die Entwicklungsgesetze der organischen Welt während der Bildungszeit unserer Erdoberfläche* (Stuttg. 1853), ouvrage couronné par l'Académie des sciences de Paris. Il a dirigé (avec Leonhard), depuis 1830 jusqu'à sa mort, le *Jahrbuch für Mineralogie, Geognosie, Geologie und Petrefactenkunde*, recueil des plus estimés.

une collection de mammifères et d'oiseaux, collection qui, enrichie plus tard d'animaux de l'Europe méridionale et de quelques échantillons provenant du Brésil, devint, grâce à la munificence de son propriétaire, le premier fonds du cabinet annexé à l'école forestière de Carlsruhe. La lecture des voyages de Levailant faillit un instant détourner Bronn de ses premiers projets : il rêva d'entreprendre un grand voyage d'exploration ; mais les circonstances ne s'y prêtèrent point. En 1817, le grand-maître des forêts Jägerschmidt étant venu à Heidelberg, avait eu l'occasion de constater le zèle et l'habileté que le forestier Bronn déployait dans l'accomplissement de ses fonctions. Il le promut au grade de grand-forestier, et lui déclara en même temps qu'il jugeait nécessaire de dépayser Valentin pour permettre à celui-ci de compléter ses études pratiques ; il lui offrit même de mettre personnellement le jeune homme au courant des affaires qu'il traitait sur une grande échelle, étant non-seulement grand-maître des forêts, mais encore directeur du flottage de la Forêt-Noire. Une année s'écoula ainsi ; tout d'un coup le grand-forestier reçut l'invitation (très-voisine d'un ordre) de rappeler ses fils ; l'administration avait jugé à propos de confier autant que possible aux employés des eaux, moyennant un modique salaire, le soin de veiller à l'économie forestière ; quant aux hautes fonctions, elle avait pris le parti de les réserver entièrement à la noblesse. Ce fut pour le jeune Bronn une nouvelle et amère déception. Il employa toute l'année suivante à aider son père, dont le ressort s'était agrandi par l'annexion du district de Schönau, voisin du sien. Après avoir subi de brillants examens, Valentin passa l'été de 1819 à circuler dans les Pays-Bas, en France et en Suisse, pays desquels il rapporta de nouveaux trésors pour ses collections. Il s'agissait cependant pour lui d'obtenir une nomination ; mais les candidats plus anciens que lui étaient nombreux, et en ce temps-là (ce qui heureusement ne dura pas) les préférés étaient moins souvent les plus instruits, que ceux qui se recomman-

daient par une constitution vigoureuse et des talents de chasseur. Bronn père vint à mourir le 2 janvier 1820 ; à deux reprises différentes, son fils fut chargé de l'interim des fonctions qu'il délaissait, et eut en outre à s'occuper de petites affaires de taxes et d'arpentage. Mais ses loisirs comptaient plus dans sa vie que ses occupations ; il les utilisa en étudiant le français, l'anglais et l'italien, et en retournant chaque jour, comme autrefois, à Heidelberg, où il suivit les cours de chimie, de zootomie, de physiologie, etc. Il se livra aussi à des observations barométriques, et à des expériences chimiques sur la quantité de *tannin* de différentes écorces. Enfin, déterminé à changer de carrière, il prit le grade de docteur et ouvrit, à côté de son maître, un cours sur les sciences forestières. L'essai réussit ; en 1825, le gouvernement des Pays-Bas le nomma professeur extraordinaire d'économie rurale et forestière à l'Université de Liège, aux appointements de 1600 florins. Peu de temps après, il reçut le titre de secrétaire stipendié de la Commission provinciale d'agriculture installée dans la même ville. Bronn vit un instant s'ouvrir devant lui de brillantes perspectives. Il était appelé à introduire dans notre pays un nouvel enseignement, à y donner *pour la première fois* un caractère scientifique à des études dont l'importance avait été jusque là méconnue au point de vue théorique. Mais il arriva que, presque au moment même où le ministre des cultes appelait à l'Université liégeoise un professeur de sciences forestières et d'économie rurale, le ministre des finances prit et exécuta la résolution d'aliéner la plupart des forêts nationales de la Belgique. D'un autre côté, le nouveau cours étant facultatif et les jeunes gens n'en comprenant guère l'utilité, à cause de sa nouveauté même, Bronn ne put réunir qu'un petit nombre d'auditeurs assidus. Il ne perdit cependant pas courage ; le gouvernement lui accorda un subside pour parcourir la Hollande et la Belgique, et il profita de ses nombreux voyages pour étendre en dehors de l'Université la sphère de son influence.

Il étudia spécialement les parties incultes de l'Ardenne et les bruyères de la Campine. Tant par des instances verbales que par des exhortations écrites, il stimula le zèle des propriétaires, en appelant leur attention sur les avantages qu'ils pourraient retirer de plantations forestières, le prix du bois étant fort élevé. Il entreprit lui-même des plantations d'arbres indigènes, surtout d'arbres aciculaires; il se livra à toutes sortes d'essais et d'observations intéressantes sur l'acclimation de diverses essences étrangères, et ses prévisions s'étant pratiquement réalisées, il se vit enfin apprécié à sa juste valeur. La glace était rompue: le public afflua à ses leçons sur la physiologie végétale. Malgré la satisfaction qu'il en éprouva, il songea pourtant à quitter l'Université de Liège pour celle de Gand, cette dernière ville lui paraissant offrir plus de ressources au point de vue des sciences dont il s'occupait. La révolution belge réduisit ses espérances en fumée. Il ne crut pas compatible avec son honneur de renier le Gouvernement qui l'avait appelé. Il continua d'occuper sa chaire de Liège tant que l'issue des événements fut incertaine; mais il ne voulut, ni solliciter du Gouvernement belge la confirmation de sa nomination première, ni poursuivre ses négociations à Gand, lorsque cette ville se fut décidément séparée de la Hollande. Il s'établit tout simplement dans un faubourg de Liège (*) comme pépiniériste, vivant du produit de ses plantations et de ses cultures, complètement séparé du monde, avec sa femme et une petite fille de trois ans. Les événements de 1830 lui avaient porté un coup fatal. Une violente oppression de poitrine le tourmentait, et l'agitation de son cœur, au physique aussi bien qu'au moral, dit son biographe allemand, était rarement calmée. Un voyage en Allemagne, entrepris par les conseils de son médecin, lui procura peu de soulagement. Cependant des offres avantageuses lui ayant été faites dans son pays, il ne se

jugea pas assez malade pour les refuser. Là aussi, l'administration avait été changée; là aussi, les anciens errements avaient été abandonnés. Une Ecole forestière devait être annexée à l'Institut polytechnique projeté à Carlsruhe; la Commission supérieure des forêts lui en offrit la direction. Il y retrouva comme collègue son ancien maître et ami Joegerschmidt. Bronn employa l'été de 1832 à se préparer aux devoirs de sa nouvelle charge; l'Ecole fut inaugurée le 5 novembre, et il ouvrit immédiatement son premier cours. Ses fonctions l'absorbèrent tout entier; il vécut plus retiré que jamais, ne quittant sa chaire ou son cabinet que pour aller visiter les plantations de la *Faisanderie*, composée d'une grande variété d'arbres tant étrangers qu'indigènes, et placée sous sa direction. Sa santé, un instant raffermie, devint tout à fait mauvaise à partir de la mort de sa mère, qu'il aimait tendrement. Les crises devinrent de plus en plus fréquentes; on craignait pour lui la moindre émotion. D'autre part, il était accablé de besogne administrative, et ses fonctions de directeur étaient d'autant plus ingrates et difficiles, qu'il avait affaire à des élèves de condition, d'éducation et d'âge très-différents, depuis le seigneur fier de son blason jusqu'à l'humble garde-chasse. Il exerçait une discipline ponctuelle, dont il savait du reste tempérer la rigueur, en réduisant à leur plus simple expression les prescriptions réglementaires. Il se préoccupait de tout le monde, mais laissait à chacun, autant que possible, sa pleine liberté d'action; il travaillait à polir les plus rustiques, semait à propos les encouragements, recevait à sa table et dans son intimité ceux qui lui paraissaient dignes d'un intérêt particulier. Son administration générale, sa comptabilité étaient des modèles d'ordre; esclave de son devoir, passionné pour la justice, ennemi de l'intrigue, il tenait à l'honneur plus qu'à la vie. Le Gouvernement lui témoigna sa pleine satisfaction dès le 2 avril 1833, en le nommant conseiller

(*) Rue Grand-Jonckeu.

des forêts. On lui offrit la même année, à Marbourg, une chaire d'économie financière et plus spécialement d'économie forestière; il refusa. Aux vacances de Pâques 1834, il fut pris du désir d'aller passer quelques jours dans la maison où il était né, et qui lui était tombée en partage. La famille se mit en route, comme pour une partie de plaisir; cependant Bronn songeait en même temps à profiter de son passage à Heidelberg pour y consulter un médecin spécialiste renommé, son docteur de Carlsruhe ne s'étant occupé jusque là que de calmer ses maux, au lieu d'en entreprendre directement la guérison. Sans rien laisser deviner à sa jeune famille, il ne pouvait écarter le vague pressentiment d'une catastrophe prochaine peut-être. On arriva à Ziegelhausen, où deux jours s'écoulèrent dans les joies intimes du foyer; le professeur Bronn de Heidelberg était venu retrouver son frère aîné; toute la famille était présente. On célébra les fêtes de la Semaine sainte, la sérénité dans l'âme, se reportant aux années insouciantes de l'enfance. Le troisième jour, on se rendit en ville; le quatrième devait être consacré à une excursion dans les forêts jadis administrées par le père du défunt et par Valentin lui-même. A Heidelberg, celui-ci rencontra un grand nombre d'anciennes connaissances; on devisa du temps passé, on rentra au logis content et heureux. Ces belles journées devaient avoir un triste lendemain. Le 26 mars au matin, au moment même où le frère puîné entrait dans la salle du déjeuner pour venir prendre Valentin, celui-ci tomba sans vie à ses pieds. Un anévrisme de l'aorte venait de se rompre. Qu'on juge de la scène qui suivit ce coup de foudre. — Bronn avait souvent souhaité de mourir au village natal: son désir était accompli.

Voici la nomenclature de ses écrits :

1° *Oratio, quâ sylvarum et rei saltuarie præcipua quædam momenta historica exposuit V. Bronn. Leodii 1825* (Annales de l'Université de Liège, 1828).

2° *Over de noodzaakelykheid, om by het openbaar onderwys het onderrigd in Landhuishoudkunde te voegen, en de*

middelen om hier toe de geraken. Liège, 1829). Il existe aussi une édition française de cet opuscule, sous le titre suivant: *Quelques mots sur la nécessité et les moyens de faire entrer dans l'instruction publique l'enseignement de l'agriculture.* Liège, 1830).

3° *Mémoire sur l'utilisation des terrains incultes de l'Ardenne.* Liège, 1829, in-8°.

4° *Ueber die Nothwendigkeit der wissenschaftlicher Ausbildung des Forstmannes.* Carlsruhe, 1832, in-8°.

5° Divers articles ou courtes dissertations dans le *Journal d'Agriculture des Pays Bas* et dans le recueil de Soulange Bodin: *Annales de l'Institut royal horticole de Fromont.*

6° Bronn avait entrepris la rédaction de plusieurs ouvrages étendus sur l'économie forestière; il s'était notamment occupé de recueillir et de coordonner ses observations sur les soins que réclament les arbres étrangers dont on peut essayer l'acclimatation dans nos contrées; sa mort prématurée ne lui permit pas d'y mettre la dernière main. — Il était affilié aux sociétés d'économie agricole ou d'histoire naturelle de Bade, de Liège, de Bruxelles et de Jassy.

N. B. La notice qui précède est en grande partie traduite d'une biographie de Bronn publiée en Allemagne, et mise obligeamment à notre disposition par M. Ed. Morren.

Brouwer (PIERRE VAN LIMBOURG), né à Dordrecht le 20 septembre 1795, mourut à Groningue le 21 juin 1847. Son goût pour l'antiquité se révéla dès son adolescence et attira l'attention d'un Mécène éclairé, M. R. P. van Wesele Scholten, conseiller à la haute Cour de La Haye. Envoyé à Leyde par ce généreux protecteur, Brouwer y devint l'un des auditeurs les plus zélés de Wytenbach, à qui il avait été spécialement recommandé. Mis en demeure de se choisir une carrière, il opta pour la médecine et se fit recevoir docteur en 1816, à la suite d'une dissertation. *De senectute.* Il pratiqua l'art de guérir à

Tiel, près de Rotterdam; mais ses premiers succès n'eurent pas le pouvoir de le détourner des études auxquelles il avait secrètement résolu de consacrer sa vie. Il soumit à l'Université de Leyde un volume intitulé : *Comment. de ratione quâ Sophocles veterum de administratione et justitiâ divinâ notionibus usus est, ad voluptatem tragicam augendam*, en présenta publiquement la défense et fut proclamé docteur en philosophie et ès-lettres le 21 juin 1820. Deux mois plus tard, le gymnase d'Alkmaar l'accueillait en qualité de vice-recteur; l'année suivante, il alla remplir les mêmes fonctions à Rotterdam. La tragédie grecque eut d'abord le privilège de le passionner presque exclusivement; mais peu à peu son horizon s'élargit: il voulut connaître le génie hellénique sous toutes ses faces, et ses études littéraires, esthétiques, archéologiques se complétèrent par des recherches approfondies sur l'histoire des doctrines philosophiques de l'ancienne Grèce. La *Société des sciences et des beaux-arts*, de Leyde, couronna, en 1822, un travail de Brouwer *Sur le théâtre national, spécialement au point de vue de la tragédie*; en 1823, les curateurs du legs de J. Stolp décernèrent une médaille à son traité en réponse à la question: *An et quatenus philosophi qui antè Socratem et Platonem fuerunt, atque illi ipsi et qui ex eorum scholis postea prodierunt, in commemorandis vel exponendis principiis moralibus divinæ existentis naturæ et providentiæ notionem subinde adhibuerint, et virtutis constantè ac sincero pectore colendæ incitamenta, præsidia atque alimenta indè deduxerint*. Ces opuscules, justement remarqués, lui valurent en 1825 le titre de professeur extraordinaire à l'Université de Liège. Son discours inaugural (*De veterum Græcorum traditionibus ad antiquitatis cognitionem prudenter adhibendis*), prononcé le 21 novembre, donna une haute idée de l'érudition et de la sagacité critique du jeune maître. Brouwer enseigna à Liège l'histoire ancienne et les littératures classiques; il dirigea, en outre, les exercices philologiques de l'École propédeutique annexée à la Faculté des lettres. Travail-

leur opiniâtre, maître de son style dans les langues vivantes comme dans les langues mortes, il trouva le loisir, sans négliger l'accomplissement de ses nombreux devoirs, d'enrichir la littérature hollandaise de différentes productions estimables, tantôt sérieuses, tantôt légères et même humoristiques, sur tous les objets de ses études chéries; en même temps, il rassemblait les matériaux du grand ouvrage qui fera vivre son nom. De cette époque datent ses dissertations *sur la beauté morale de la poésie d'Homère*, sur Pindare, sur Eschyle, *sur la morale des Egyptiens*, sur les travaux de M. Champollion-Figeac. Les événements le ramenèrent en 1831 dans son pays natal: il reprit à Groningue les cours de langue, de littérature et d'antiquités grecques, délaissés par le professeur Ten Brink. Nommé en outre conservateur de la bibliothèque de l'Université en remplacement de Van Eerde, il publia en 1841 la deuxième partie du catalogue de ce dépôt. Sa fécondité littéraire sembla s'accroître à mesure qu'il devenait plus mûr: coup sur coup on le voit mettre au jour des études sur Sophocle et sur Euripide; une sorte de roman grec, Chariclès et Euphorion; une traduction hollandaise des *Français* de Manzoni; Diophanes (2 vol.); une étude sur l'apologie de Socrate; des Dialogues des morts; la biographie de Benvenuto Cellini, traduite de l'italien; une *Histoire de César*; une notice sur son beau-père S. Iperuzoon Wiselius, auteur dramatique; des opuscules théologiques, des lettres sur la philosophie moderne, etc., etc. Son ouvrage le plus considérable est l'*Histoire des progrès de la civilisation morale et religieuse des Grecs*, écrite en langue française (Groningue, 1833-1842, 8 vol. in-8°). Les deux premiers volumes sont consacrés aux siècles héroïques; les six derniers embrassent la période comprise entre le retour des Héraclides et la domination romaine. On sait à quels résultats remarquables la critique moderne est parvenue dans cet ordre de recherches; le livre de Brouwer n'en a pas moins conservé une importance réelle: plus d'une fois

les derniers historiens de la Grèce antique ont ratifié les jugemens du professeur hollandais et mis à profit sa science des faits. Ce qu'on peut reprocher à notre écrivain, c'est de ne point s'être assez attaché à condenser sa pensée : il n'a pas pris le temps d'être court.

Brouwer portait la décoration de l'Ordre du Lion néerlandais. Il était membre d'un grand nombre de Sociétés savantes, tant étrangères que hollandaises. Le 6 février 1846, l'Académie royale de Belgique le porta sur la liste de ses *associés*. M. Quetelet lui a consacré une notice dans l'*Annuaire* de cette compagnie (1848); une autre a paru dans le *Gedenboek* de l'Université de Groningue, p. 145.

BIBLIOGRAPHIE.

1 Redevoering behelzende eene beschouwing van de voornaamste denkbeelden, in het grieksche treurspel heerschende, met betrekking tot deszelfs doelmatige werking op het menschelijk hart (*Mnemosyne*, t. VII).

2° *Commentatio de ratione quâ Sophocles*, etc. (v. ci-dessus). Leyde, 1820.

5° Verhandeling over de vraag : *Bezitten de Nederlanders een nationaal toneel, met betrekking tot het Treurspel? Zoo ja, welk is deszelfs karakter? Zoo neen, welke zijn de beste middelen om het te doen ontstaan? Is het in het laatste geval noodzakelijk eene reeds bestaande school te volgen, en welke redenen zouden eene keus hierin moeten bepalen?* Leyde, 1823.

Dissertation couronnée par la *Hollandsche Maatschappij van fraaye kunsten en wetenschappen* et insérée dans les *Mémoires* de cette Société, t. VI.

4° Over het onderscheid tusschen den Xenophontischen en Platonischen Socrates (*Magazijn voor Wetenschappen, Kunsten en Letteren*, t. I, stuk 3).

5° Over de Kikvorschen van Aristophanes (même recueil).

6° *Disputatio quâ responditur ad questionem: An et quatenus philosophi*, etc. (v. ci-dessus). Leyde, 1824. in-4°.

7° *Oratio de veterum Græcorum traditionibus ad antiquitatis cognitionem prudenter adhibendis*, habita d. XXI novembr. anni 1825, ad extraord. philos. theor. et lit. hum. professionem in Acad. Leodiensi auspicandam. Liège, 1825, in-4°.

Dans les *Annales Acad. Leodiensis*.

8° *Proeve over de zedelijke schoonheid der poëzij van Homerus*. Leyde, 1825, in-8°.

Nous lisons dans l'*Annuaire* de l'Université de Liège pour 1830 : « Une traduction française de cet ouvrage a été publiée à Liège en 1829; on y a joint la traduction d'une réfutation, par M. Limburg-Brouwer, des opinions de M. Benjamin-Constant sur l'*Illiade* et l'*Odyssée*. L'original de ce dernier ouvrage paraîtra bientôt dans un recueil hollandais. » La traduction française est intitulée :

9° *Essai sur la beauté morale de la poésie d'Homère*, suivi de remarques sur les opinions de M. Benjamin-Constant, concernant l'*Illiade* et l'*Odyssée*, développées dans son ouvrage par la religion. Liège, 1829, in-8°.

10° *Proeve over de zedelijke schoonheid der poëzij van Pindarus*. Amsterdam, 1826, in-8°.

11° *Gedachten over het verband tusschen de godsdienstige en zedelijke beschaving der Egyptenaren*. Amsterdam, 1828, in-8°.

12° *Proeve over de zedelijke schoonheid der poëzij van Eschylus*. Amsterdam, 1829, in-8°.

13° *Hulde aan de nagedachtenis van Benjamin Petrus van Wesele Scholten*, door eenen zijner leerlingen, in een Brief aan eenen vriend. 1829, in-8°.

14° *Iets over de nasporingen van Champollion den jongeren*, ten opzichte van de Egyptische Godenleer. Amsterdam, 1830, in-8°.

15° *Charicles en Euphormion*. Een verhaal van Clearchus den Cypriër. Groningue, 1831, in-8°.

16° *Proeve over de zedelijke schoonheid der poëzij van Sophocles*. *Ibid.* 1832, in-8°.

17° *Proeve over de zedelijke schoon-*

heid der poëzij van Euripides. *Ibid.* 1833, in-8.

18° Etat de la civilisation morale et religieuse des Grecs, dans les temps héroïques. *Ibid.* 1833, 2 vol. in-8°.

19° Histoire de la civilisation morale et religieuse des Grecs, depuis le retour des Héraclides jusqu'à la domination des Romains. *Ibid.* 1837-42, 6 vol. in-8°.

20° Verhandelingen en losse geschriften. *Ibid.* 1836, in-8.

21° Apologia Socratis contra Meliti redivivi calumniam, sive iudicium de P. G. Forchhammer libro inscripto : *Die Athener und Socrates, die Gesetzlichen und der Revolutionnär.* *Ibid.* 1838, in-8°.

22° Diophanes. *Ibid.* 1838, 2 vol. in-8°.

23° Proeve eener recensie door een niet recenserend Schryver. *Ibid.* 1839, in-8°.

Aussi sous le titre suivant : *Al weder iets over het Grieksche traurspel.*

24° Handboek der Grieksche mythologie, ten dienste der Latijnsche scholen en Gymnasien. *Ibid.* 1842, in-8°.

25° Het leven van Benvenuto Cellini, Florentinischen goudsmid en beeldhouwer. *Ibid.* 1843, 2 vol. in-8°, avec pl.

Traduction de l'autobiographie du célèbre artiste.

(¹) M. U. Capitaine, qui a laborieusement recueilli sur de Chénédollé des renseignements tout à fait inédits, nous apprend que le professeur liégeois était petit-fils de Charles Lioult de Saint-Martindon, membre de la chambre des comptes de Normandie, et fils de Charles-Julien Lioult de Chénédollé (le célèbre auteur du *Génie de l'homme*), professeur de belles-lettres à l'Université de Caen, puis inspecteur général de l'Université de France, né à Vire (Calvados) le 4 novembre 1769, mort au château de Coisel le 2 décembre 1833. Chénédollé est, paraît-il, le nom d'un étang où le futur poète allait promener ses rêves d'enfant. « Des doutes s'étant élevés, ajoute le consciencieux biographe, sur le lieu et l'époque précise de la naissance de Ch. de Chénédollé fils, nous reproduisons, d'après les archives de l'église catholique de Hambourg, l'extrait baptistaire que notre honorable ami M. le Dr F. L. Hoff-

26° Gesprek van een geheimen zending van de orde der Jesuiten met zijnen leerling, over de zeven wijzen van Nederl. *Ibid.* 1843, in-8°.

27° Overzicht van de geschiedenis der allegorische uitlegging van de Grieksche mythologie. Amsterdam 1844, in-8°.

Mémoire lu à la 3^e classe de l'Institut royal néerlandais, les 10 octobre 1842 et 30 janvier 1843.

28° Cesar en zijne tijdgenoten. Groningen 1844-1846, 4 parties in-8°.

29° Schoonheden uit de Grieksche treurspeldichten. *Ibid.* 1845, in-8°.

30° Het leven van M^r Samuel Iperusz. Wisellius, beschreven door zijnen behuwdzoon. *Ibid.* 1846, in-8°.

31° Het leesgezelschap te Diepenbeek. *Ibid.* 1847, in-8°.

32° Mémoire sur l'explication allégorique de la mythologie grecque. *Ibid.* 1847, in-8°.

Chénédollé (JOS.-LOUIS-CHARLES-AUGUSTE-LIOULT de), né à Hambourg le 26 novembre 1797, pendant l'émigration, mourut à Bruxelles le 11 février 1862 (¹). Ses parents se séparèrent peu de temps après sa naissance; le père alla vivre quelque temps en Suisse, dans l'orbite de M^{me} de Staël, puis rentra en France, où il se

mann a bien voulu nous communiquer : *Anno 1797, die 28 decembris, baptizatus est puer Joseph-Louis-Charles-Auguste, natus die 26 precedentis mensis novembris, ex legitimo thoro patris Dⁿⁱ Caroli Chénédollé, oriundi ex urbe Caen (?) in Normanniâ et matris Victorix Bourguignon, oriundæ ex urbe Liège, conjugum. M. Sainte-Beuve, qui a consacré une charmante étude littéraire à de Chénédollé père et nous a initiés aux détails de sa vie intime, passe sous silence ses relations avec M^{lle} Bourguignon et ne fait aucune mention de son fils. La *Biographie universelle* de Michaud (t. VII, 1844) et la *Nouvelle Biographie générale* de Didot (t. IX, 1834) écrivent par erreur *Pioul* pour *Lioult*. La *France littéraire contemporaine* confond le père avec le fils et attribue au premier les publications du second » (*Nécrologe liégeois* pour 1862).*